

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon CHEVRE

Lettre de chez nous : Signe des  
temps / Pierre Des Huttes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 13-18

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Lettre de chez nous

SIGNE DES TEMPS

Il faut donc faire machine en arrière et revenir au jour où l'almanach était toute la littérature des gens de chez nous ?

Réactionnaire, va !

Il est permis de vanter le bon vieux temps, il est même permis de le regretter. La simplicité austère de nos dévots

âieux, leur foi naïve et ferme, ou, comme on dit aujourd'hui leur pauvreté d'esprit, valaient au moins l'orgueilleux libertinage de l'esprit nouveau et tout le clinquant de ses connaissances. Mais il serait ridicule et vain de se travailler à faire revivre ces jours d'autrefois. C'est du temps passé, *tempi passati* ! Nous sommes emportés dans le tourbillon du Progrès ; bon gré mal gré il faut en prendre son parti et faire contre mauvaise fortune bon cœur. D'ailleurs, en soi, le Progrès n'est pas chose si effrayante ; il peut même devenir une très bonne chose si, loin d'en faire son Dieu, ou le fait adorer Dieu.

Les gens de chez nous ne comprennent pas ça. Quelques uns reculent avec horreur devant tout de qui sent de près ou de loin le nouveau et se consument en larmes inutiles sur le passé. Les autres, au contraire, jettent sur le passé des regards pleins d'arrogance et de mépris, se précipitent têtes baissées sur les choses nouvelles et s'y vouent corps et âme. *In medio stat virtus*.

Il y a pour tous les hommes des choses qui sont de tous les temps, de tous les âges et de toutes les conditions, et qu'aucun progrès ne remplacera jamais. Ce sont les choses que Jésus-Christ est venu lui-même apporter sur la terre et que monsieur le Curé rappelle tous les dimanches dans l'église de chez nous. Ce sont de vieilles choses sans doute, mais elles ne sont pas usées, et non seulement elles peuvent encore ramener parmi nous la paix et le bonheur perdus, mais elles seules nous les ramèneront, et tout le reste est vain. Il nous faut donc retourner aux catéchismes du vieux curé de notre paroisse et recommencer à faire nos prières du matin et du soir. Qui sait si nos voisins, touchés de notre exemple, n'en feront pas autant ? Vous voyez le tableau : un progressiste — et nous devons tous être des progressistes — un progressiste à genoux au pied de son lit et laisant sa prière du matin ! O mes pensées où êtes-vous ?

On adopte volontiers aujourd'hui une méthode simple et

peu gênante de vivre en honnête homme et bon catholique : c'est l'indifférence religieuse. Il n'y a généralement dans les campagnes ni impies, ni incrédules, ni athées ; mais les indifférents y foisonnent. Les têtes sont aujourd'hui trop pleines de choses matérielles et de calculs d'argent, et l'esprit a trop perdu de sa faveur et de son autorité, pour que des gens qui n'ont pas même l'habitude de la réflexion, se consumment en vains efforts pour se frayer un chemin à travers les inextricables fourrés de l'athéisme et de l'incrédulité. Mais quoi de plus commode que l'indifférence religieuse ? Heureuses gens qui ne se donnent pas même la peine de ne pas croire et qui croient tout ! *O fortunatus nimium si bona sua norint !*

L'indifférence religieuse enfante parfois d'admirables drôles. Vous en trouvez qui ne pensent pas avoir plus de raison d'être que l'âne ou le mulet ; vous les voyez courbés sous le travail et la souffrance, et supporter l'un et l'autre sans murmurer et avec toute la patience du bœuf ; si par hasard l'idée de Dieu descend dans leur esprit, ils s'en inquiètent peu, n'ayant rien à faire avec Lui. Ils vont quelquefois à l'église et quelquefois au temple : entre les deux leurs cœurs balancent ! Ils laissent également leurs épouses libres d'aller à l'église, au temple ou même à la synagogue : des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter ! Au demeurant les meilleures gens du monde, qui ne voudraient penser mal de qui que ce soit et qui vous saluent un curé en pleine rue ; se montrant généralement charitables envers le prochain et justes envers Dieu, ne lui demandant rien et ne lui donnant rien. Quelle denrée !

La fabrication de cette denrée est une spécialité du Libéralisme et de la Libre-Pensée. On la produit en gros dans les villes et on la colporte dans les campagnes de toutes façons, mais surtout par la voix de la presse. Il faut savoir gré aux vieux de chez nous d'avoir tout de suite distingué les effets et la cause du mal : les noms seuls leur échappaient.

Mais dans leur épouvante, bien légitime du reste, ils ont fui devant le mal et ne l'ont pas combattu. Eux-mêmes ont évité ses atteintes, mais que d'autres qui n'ont pas encore la sagesse en partage, ne les ont pas évitées et en sont accablés ! Ce sont les jeunes que l'indifférence poursuit avec plus d'attraits et enlace plus fortement; ce sont les jeunes que le devoir rebute, qui désertent les champs et qui rêvent au pays de l'or, et plus encore à celui du vice. Tenez : tout dernièrement un jeune étourdi, qui n'est en somme pas un mauvais drôle, a quitté sans façon ses vieux parents pour aller faire son tour de France. Le pauvre égaré reviendra certainement dans la maison de son père, mais non sans avoir laissé beaucoup de sa laine aux buissons de la route. Il a la tête pleine de contes fabuleux et d'histoires romanesques ; il est depuis dix ans au courant de tous les feuilletons des journaux du pays et des livres à quatre sous, et pour lui les plus extravagants sont aussi les plus beaux. L'expérience dissipera ses rêves et le ramènera peut-être à la réalité des choses.

On s'étonne devant la prodigieuse éclosion de littérature qui envahit aujourd'hui les campagnes et l'on s'explique difficilement ce phénomène : des ménagères qui oublient le pot-au-feu pour rêver dans un feuilleton, et de graves laboureurs qui tiennent à leur journal non moins qu'à leurs bœufs gras. Cela fait songer à la poule au pot sous Henri IV, mais pour la regretter. La littérature contemporaine est en effet singulièrement désastreuse pour l'homme des champs ; elle ne lui apporte pas le bien-être matériel et encore moins le bien-être moral. Il n'est pas dans l'essence de toute littérature d'engendrer les misères et les ruines de tous genres, mais la littérature irréligieuse et légère porte naturellement ces fruits, et il est certain que les écrits irréligieux et légers ont bien le pas sur les écrits religieux et moraux et sont de beaucoup les plus répandus et les plus lus même dans les campagnes. Le remède aux maux dont nous sommes

affligés ne consiste donc pas dans la destruction complète de toute littérature et dans un retour pur et simple au *Messenger boîteux*. Ce remède nous mènerait à un but tout opposé à celui que nous poursuivons. Il faut qu'on lise. Nous ne sommes plus au temps où il suffisait au laboureur de bien tenir les manches de la charrue et de tracer de beaux sillons dans son champ. L'instruction est aujourd'hui si répandue, elle est si intimement unie aux destinées sociales des hommes, qu'il n'est plus permis à un simple laboureur d'être ignorant. Il faut qu'il soit instruit, sinon pour duper ses semblables, du moins pour ne pas se laisser duper. Le Progrès lui a suscité de nombreux ennemis inconnus autrefois et qui, imbus d'une fausse science, travaillent à lui enlever d'un seul coup son champ et sa foi, et ils tendent à ce but par des moyens si fins et si subtiles que ce n'est pas sans un développement de l'intelligence relativement considérable qu'il est possible de les déjouer et de s'en moquer.

La mauvaise presse est sans contredit la source la plus féconde des maux et des misères qui s'accumulent dans les campagnes. Pourquoi la bonne presse ne serait-elle pas la source la plus féconde de prospérité et de bien-être ? Non seulement la bonne presse devrait contre-balancer les effets de la mauvaise presse, mais à côté de cette influence toute passive et purement protectrice, elle doit exercer une influence active et replacer dans tous les cœurs la foi qui transporte les montagnes, et dans les intelligences une solide instruction sociale et religieuse. C'est le moyen de satisfaire le présent sans oublier le passé.

Sans doute il existe d'autres moyens de procurer à l'homme des champs l'instruction sociale et religieuse qui lui est nécessaire. Mais nous croyons que ce moyen est indispensable ; aucun autre moyen ne saurait le remplacer, et sans lui tous les autres seraient frappés d'avance de stérilité. Il y a par exemple les associations, les congrès...

Bon ! ne vous avais-je pas promis de laisser les guerriers politiques courir dans les congrès se battre à grands coups d'échalas ? et voici que j'y cours moi-même comme un sot !

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

Pierre des HUTTES